



Gérard Cartier

Futur antérieur

Imprévisible passé d'Henri Deluy
(*Le Temps des Cerises*, 2012)

Ce recueil, publié il y a plus d'un an, qui affleure aujourd'hui sur ma table par une obscure nécessité, relève de ces carnets que les écrivains tiennent pour fixer le présent et servir à l'œuvre à venir. Sauf que ce présent est étalé sur plus de quarante ans (1957-2001) et que les notes ont été prises au cours de voyages en URSS, puis dans la Russie post-soviétique, ainsi que dans les Pays Baltes, en Mongolie, en Chine : c'est dire que la dimension politique y est essentielle et que l'*imprévisible passé* est celui de ces sociétés qui se sont abîmées dans ce qu'on résume, assez mal, du nom de stalinisme. Dans sa (pertinente) préface, Christian Prigent écrit : « *Il y a un nous dont je suis, comme Henri Deluy. (...) Ce n'est pas seulement un nous désabusé. Renégat encore moins. Sceptique sans doute, au moins en surface. Mais obscurément sûr que ce qui fit qu'il y eut cette passion a peu perdu de ses raisons d'être...* ». Ce qui occupe ces pages, les événements du quotidien, les rencontres, les paysages, les menus (et les recettes : on sait que l'auteur a longtemps tenu une rubrique culinaire en 4^e de couverture d'*Action Poétique*), et jusqu'aux traductions des poètes auxquelles Henri Deluy s'adonne en chemin, est traversé par une sourde interrogation : que savait-on ? que ne savait-on pas ? que refusait-on de savoir ? – et est miné par l'effondrement des utopies, le relâchement de la tension vers l'avenir qui animait les militants du *nous*. « *Nous n'avons pas vécu le présent / Maintenant nous vivons le passé* ».

Ce livre occupe une place singulière dans l'œuvre d'Henri Deluy, qui a développé jusqu'ici une manière faite de retenue, de brièveté, d'une certaine austérité aussi, dans une forme vigoureusement scandée par la ponctuation et la coupe : jamais (sinon peut-être, par intermittences, dans son dernier recueil, *L'heure dite*, Flammarion, 2011) Henri Deluy n'a semblé manifester de doute ou de réticence à l'égard du vers. Ici, on pourrait le croire. Poèmes limites, ou non-poèmes (« *C'est à peine d'ailleurs si l'on peut parler de forme* », écrit Christian Prigent), dont les vers sont parfois réduit à un mot, et à quoi la simplification de la grammaire, la suppression quasi généralisée des verbes, articles et conjonctions, donne l'allure de notes en attente de mise en forme. Une première version de quelques uns de ces poèmes figurait dans l'ultime *Action Poétique* (cf. *Septième Secousse*) ; la découpe des vers et le jeu complexe des majuscules leur donnaient alors une tout autre apparence : une forme stable, ferme, presque savante, que l'auteur a émietlée dans la version finale¹. On peut éventuellement le regretter, mais non nier qu'il s'agisse d'un choix esthétique. Par le quasi-abandon de toute forme stricte, par la dévastation du vers, ces pages rendent fortement sensible la désagrégation du sens et le traumatisme que fut, pour beaucoup, la révélation de « *la puissance destructrice / Des convictions / Au-delà de la foi...* ».

La première partie (*Moscou hier...*), la plus copieuse et la plus réélaborée, ne suit pas strictement la chronologie, comme on l'aurait fait pour illustrer un propos (sur l'URSS, sur ce qui a conduit à sa fin, sur ce qui a suivi) : elle semble agencée à la diable, comme

si l'auteur feuilletait ses carnets au hasard ou suivait les caprices de sa mémoire, désordre temporel qui, s'ajoutant à la dispersion des thèmes (au goût des poivrons séchés succède le Potemkine, aux élégantes de Saint-Pétersbourg la *Maison de l'Amitié*), contribue à l'impression de dissolution de l'Histoire qui imprègne le livre. Les deux dernières parties, un voyage au lac Baïkal à l'occasion d'un festival de poésie et un voyage Moscou - Pékin par le transsibérien, moins retravaillées, plus proches du carnet, de l'évènement en temps réel, sont elles-aussi hantées par le passé, jusque dans les notations qui disent l'impossibilité de le saisir – ainsi, évoquant les *Récits de la Kolyma*, ce constat : « *Pas plus facile / D'écrire que de se taire* ».

Ces pages ne visent pas à la beauté qui, on le sent bien, ne serait pas ici de mise (ceci pourtant, entre autres : « *Tu dors appuyé sur des paysages / Transparents...* » ; ou les belles traductions de Marina Tsvetaïeva qu'on voit Henri Deluy, assis sur un banc public, composer devant nous). Ni à l'harmonie, ni à l'équilibre, ni à aucune perfection formelle. Mais quelle présence... Qu'il visite le *Goum* refait à neuf ou mange le *borchtchevik*, qu'il s'informe des *aliments blancs* des mongols ou note l'*embarras des formes brèves*, penché à Irkoutsk à la fenêtre du transsibérien en quête des traces de Michel Strogoff, traduisant les poètes, tentant d'arracher leur vision du passé à d'anciens communistes russes ou au milieu de ses amis, Henri Deluy nous reste toujours proche, bridant toute émotion jusqu'à cette confiance finale : « *Car personne n'est plus proche / que toi de la grande solitude* ».

¹ Par exemple :

Cette page écrite du côté de Moscou **9 juillet 1992**
 Une livre de prunes Sombres aqueuses ici comme
 Là-bas Été pourri les fruits Ont tous les charmes
 D'une eau à peine sucrée Courtes tendresses du
 Ciel Brume givrée Absorbée par la lumière...

Cette page écrite
 Du côté de Moscou
9 juillet 1992
 Un livre de prunes
 Sombres aqueuses ici
 Comme là-bas
 Été pourri les fruits
 Ont tous les charmes
 D'une eau à peine sucrée